

# Les 20 ans du Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue Chaudes seront les nuits

Catherine Larose

Volume 19, numéro 4, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33713ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

## Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

## ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

## Citer cet article

Larose, C. (2001). Les 20 ans du Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : chaudes seront les nuits. *Ciné-Bulles*, 19(4), 26–27.

# Chaudes seront les nuits

PAR  
CATHERINE LAROSE

«La proximité avec le public et la chaleur, c'est justement ce qu'est venu chercher à Rouyn-Noranda le réalisateur belge Pierre-Paul Renders (*Thomas est amoureux*), croisé à l'occasion d'un dîner. «Tous les réalisateurs belges que j'ai rencontrés et qui sont venus ici m'ont dit: tu peux manquer Cannes ou Venise, mais ne manque pas le Festival de Rouyn-Noranda», raconte-t-il avec enthousiasme.»  
(Alexandre Vigneault, «Une ovation méritée pour Fanny Mallette: Les Muses orphelines reçoivent un accueil chaleureux en Abitibi», *La Presse*, 20 octobre 2000, p. C2.)

«Le député du Témiscamingue Gabriel Desjardins a demandé au cinéaste Denis Arcand de s'excuser pour avoir affirmé qu'un prix à Cannes valait mieux qu'un prix à Rouyn-Noranda.»  
«M. Desjardins a affirmé que le cinéaste avait tenu ces propos au cours d'une entrevue à l'émission *Le Clap*, diffusée samedi sur les ondes de Radio-Québec.»  
«La renommée et la célébrité ne vont pas nécessairement de pair avec un bon jugement», a lancé le député conservateur en Chambre hier, dans le cadre d'une courte période réservée aux déclarations des députés.»  
«Il a affirmé que les propos de Denis Arcand constituaient une insulte pour toute la population de l'Abitibi-Témiscamingue, mais plus spécialement pour les organisateurs du Festival international du cinéma d'Abitibi-Témiscamingue.»  
«Ce festival, qui se déroule chaque année à Rouyn-Noranda en novembre, a attiré jusqu'ici des noms aussi prestigieux que Claude Lelouch et Philippe de Broca, a-t-il déclaré.»  
«Je trouve dommage que M. Arcand méprise ce qui se passe sur le plan régional», a ajouté M. Desjardins.»  
(«Cannes vaut-il Rouyn-Noranda?», *La Presse*, 30 mai 1989, p. B7)

Mythe, conte ou légende, il y a souvent une histoire pour illustrer l'origine de phénomènes marquants. On raconte qu'à la fin des années 1970 des cinéphiles d'Abitibi-Témiscamingue transportaient un projecteur 16 mm de village en village afin de présenter des films de la région. Et lorsqu'ils n'avaient pas accès aux salles paroissiales, ils installaient le projecteur sur une planche à repasser et projetaient les films sur un drap blanc. On dit aussi qu'en 1981, par une nuit de folie, une idée a germé dans l'esprit des rêveurs... Lors de cette soirée, Jacques Matte, Guy Parent et Louis Dallaire arrosent de houblon le succès d'un festival de cinéma québécois succédant à quelques éditions de festival de cinéma régional.

Ambitieux, les trois compagnons croient qu'il est possible d'aller plus loin: enchaîner avec un festival d'envergure internationale. En effet, rien ne les empêche de fonder une compagnie, de monter le projet, d'imprimer des cartes professionnelles, de créer de bons contacts avec les médias, de trouver leur place dans le monde des festivals internationaux. De grandes énergies se déploient pour donner au Festival de cinéma international en Abitibi-Témiscamingue sa forme première.

Malgré le scepticisme et les rires qu'on ne retenait pas face à l'envergure du nouveau projet, la formule s'est avérée, au fil des ans, un succès inégalé. D'une capacité d'accueil qui ne dépassait pas 3 500 spectateurs à l'origine, le Festival attire maintenant 15 000 cinéphiles chaque automne et engendre annuellement des retombées financières de 1,5 million de dollars. Imposant diffuseur de la culture cinématographique, le Festival a comme mandat premier de faire découvrir aux gens de l'Abitibi-Témiscamingue et d'ailleurs des films auxquels ils n'auraient jamais accès sans lui.

Lorsqu'on demande à Jacques Matte, qui n'a jamais cessé de participer au projet en tant que directeur, ce qui a permis à l'événement de gagner sa renommée et d'en arriver en 2001 à sa 20<sup>e</sup> édition, celui-ci parle de la qualité de l'accueil réservé aux festivaliers de ce coin de pays: «On a développé une manière de faire qui est vraiment différente, axée sur les forces de la région. Les gens qui viennent ici peuvent visiter les mines, la forêt, les lacs. Les Européens adorent. L'ambiance est spéciale: l'Abitibi-Témiscamingue, c'est un pays qui est différent, c'est un pays jeune et on peut dire qu'on est vraiment soutenus par une population intéressée au projet.»

Si un accueil chaleureux est inhérent au succès du Festival, la qualité technique ne doit pas être négligée pour autant. Pour les organisateurs, un festival à 700 kilomètres de Montréal requiert les mêmes qualités professionnelles qu'un événement ayant lieu à Cannes ou à Toronto. Il faut livrer la marchandise et faire en sorte que les spectateurs soient étonnés. Cette mission se renouvelle d'année en année alors que, pendant six jours, une centaine d'œuvres en provenance du Québec et d'une vingtaine de pays étrangers sont projetées au Théâtre du Cuivre. Comblant les 725 fauteuils de la vaste salle multidisciplinaire, les spectateurs assistent à des productions de tous genres. Un amalgame de primeurs et de films de renom défile de l'après-midi jusqu'au soir, par blocs de quatre heures. Du documentaire à la fiction en passant par les films d'animation, on intercale courts, moyens et longs métrages afin de donner son rythme au Festival.

Si les longs métrages québécois suscitent l'engouement du public, les films d'animation, qui figurent au programme depuis les débuts, ont aussi excité l'intérêt des festivaliers. «De façon générale, c'est le produit fini que les gens aiment, le mariage des genres.» De toute évidence, les organisateurs évitent les programmations linéaires pour ne pas laisser la routine s'enraciner. Privilégiant une formule plus éclatée, ceux-ci ont greffé à travers les années des volets musique et arts visuels à la manifestation. Les activités qui étaient d'abord centralisées à Rouyn-Noranda se sont



multipliées et dispersées, les villes d'Amos, Val-d'Or et Ville-Marie devenant aussi hôtes de festivités.

Évidemment, le passage de célébrités au Festival attire public et médias. Jacques Matte garde un vibrant souvenir de la visite de Serge Gainsbourg, qui a relancé l'événement sur le plan médiatique d'une manière étonnante il y a une dizaine d'années. D'autres grands noms comme Claude Lelouch, Denys Arcand, Margot Kidder et Bille August ont contribué à forger la crédibilité du Festival.

Cela dit, la chasse aux vedettes n'est pas une priorité pour Jacques Matte. «Notre job, ce n'est pas de faire une course à la célébrité, c'est de faire une course à la qualité.» Les organisateurs se tiennent au courant des nouveautés, fréquentent les festivals de Cannes, de Montréal, et ont pour principe d'accorder autant d'attention aux jeunes réalisateurs qu'aux cinéastes connus. Avant la projection de leurs films, les cinéastes sont appelés à présenter leur nouvelle création devant la salle et se mêlent au public afin de recevoir les critiques et de répondre aux questions des curieux. Les festivaliers ont la chance d'échanger leurs impressions avec des personnalités du septième art, journalistes ou critiques.

Plusieurs carrières se sont bâties par l'entremise du Festival. Comme l'événement dure moins d'une semaine, le nombre de projections reste limité, ce qui n'enlève rien à la diversité et a par ailleurs l'avantage de donner plus de visibilité à des productions qui seraient probablement restées dans l'ombre dans des festivals à contenu plus élargi. Les Pierre Falardeau, Jean-Claude Labrecque, Alain DesRochers, Manon Briand et Philippe Falardeau ont connu leurs premières salles comblées à Rouyn-Noranda.

D'ailleurs, les organisateurs aiment comparer le Festival à un petit restaurant de 20 tables toujours rempli où le chef passe d'un client à l'autre pour s'assurer que tout le monde est satisfait. Maintes fois l'hospitalité et la souplesse de l'équipe ont été vantées. Chaque année, une quarantaine de bénévoles s'évertuent à offrir un séjour des plus agréables aux visiteurs. D'un enthousiasme contagieux, certains vont jusqu'à prendre des vacances pour accueillir les invités. Leur soutien a permis de transformer des malheurs en moments amusants. Par exemple, Jacques Matte se souvient très bien d'un problème technique qui avait retardé d'une heure et demie la projection d'une production de Rock Demers et du moyen pris afin de faire patienter le public: «On a payé la pizza à tous les spectateurs! La salle était bourrée de jeunes et on a commandé je ne sais plus combien de pizzas, peut-être 30, 40 extra-larges.» Comme quoi l'impossible semble être un mot banni au sein de l'équipe...

Aujourd'hui, le Festival fait partie de l'évolution culturelle et cinéphilique de la région. Grâce à la persévérance des organisateurs, leur audace, leur dévouement depuis 20 ans, l'enthousiasme du début ne s'est jamais éteint. «C'est une formule qui a évolué en même temps que nous. Il faut juste qu'elle vieillisse moins!» d'ajouter Jacques Matte... ■



Jacques Matte, Guy Parent et Louis Dallaire, les gars de l'Abitibi

«(...) il n'y a qu'à Rouyn-Noranda que l'on peut assister à des conférences de presse aussi flyées. Il faut le voir pour le croire. D'abord tous les invités du festival assistent aux deux conférences par jour (*Check it out, monsieur Losique*) car elles ont lieu pendant les repas, offerts en public dans différents restaurants. L'animateur, Jacques Tessier, est un professeur de langues qui a aussi des talents de chansonnier et ses présentations chantées sont inénarrables. En fait, ce sont tous les aspects inénarrables de ce festival qui, avec la programmation, font qu'il est unique et que nous avons toujours hâte d'y retourner.» (Francine Grimaldi, «Pas d'Américains en Abitibi», *La Presse*, 3 novembre 2000, p. C3)